



Chansons et madrigaux

Albert Mérat

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

ALBERT IVIÉRAT ET LÉON VALADE

Avril, ALai, Juin, sonnets. Poésies de Léon Valade, tome L

Lemerre. (petite bibliothèque littéraire.) Intermezzo, poème traduit de Henri Heine {épuisé}.

Pour paraître prochainement

Vers Oubliés.

Epigrammes, Triolets, Petites pièces.

CoRBEiL. — Imprimerie ÉD. Crété.

ALBERT MERAT

et Madrigaux

CHANSONS. — MADBIGAUX. ■ — CAMEES PARISIENS

PASSAGE CHOISEUL

"vjoîvërsïias" BIBLIOTHECA

Ces pages ont un droit d'ânesse Et ne viennent pjs à leur tour...

— Voici qutlques chatisons d'amour Que je chantais dans ma jeunesse.

»-2W '*-^>-' '^ ■ ^S'^ ^~^^-*' '-^v>^ '*~"ip**^ '^ ■ ^^
 '^■^J>^ '*-<LW

?^^^?^^ ?^^ ?o^ f^^ i^^^ ^?^^ (iO^ ^î^^

CHANSON

Hélas ! qu'ai-je fait de mes yeux ?

Ai-jebu toute la lumière Que les jours gais ou soucieux Ont pu
 verser à ma paupière ?

Et qu'ai-je fait de mon esprit T-* N'ai-je pas tourné ma pensée
 Plutôt vers la fleur qui sourit Que vers la cime au ciel dressée?

Parmi le bruit grave ou moqueur Qu'élève la mêlée humaine,
 Hélas ! qu'ai-je fait de mon cœur, De mon cœur que toute enfant
 mène ?

Mes regards oat chéri le jour, Et niDn rêve la poésie; Quant à
 ma pauvre âme, l'amour Est l'extase qu'elle a choisie.

Suis-je faible ? Ai-je mérité D'être plaint? Faut-il que j'expie
 Ce doux culte de la beauté Que je ne peux pas croire impie ?

LE CRÉPUSCULE

Voici que la douce clarté Tout au bas du grand ciel recule.

Viens parmi la sérénité Transparente du crépuscule.

Les ailes des papillons blancs Se soulèvent vers la lumière.

Le soir commence en couplets lents Sa belle chanson
coutumière.

Ton pied descendra près du mien La petite rivière bleue :

— Le sentier plein d'herbe fait bien, A la suivre, toute une
lieue.

La flûte verte des roseaux Frissonnera sur tes épaules,

— « Taisons-nous », diront les oiseaux ;

— « Penchons sur eux », diront les saules.

LA FUITE

Comme j'avais baisé ses yeux plus tendrement Que si ma lèvre
avait effleuré deux étoiles, La pointe de ses cils eut un frémissé-
ment ; La prunelle glissa furtive sous leurs voiles.

J'eus peur d'avoir blessé des astres endormis. Sa joue eut un
éclair de rougeur, et sa bouche Qui ne défendait pas, mais n'avait
rien permis. S'embellit d'une moue adorable et farouche.

Et, dans le mouvement souple qu'elle avait fait, Ses cheveux
s'envolaient dénoués autour d'elle. Et, fuyante, le bruit de ses pas
étouffait Ses petits cris pareils à des cris d'hirondelle.

êp

ETRENNES A LAURE

Tu m'as fait des jours précieux.

A la lumière de tes yeux,

Ma vie était claire et charmée.

— Je te souhaite d'être aimée.

Ta bouche (que ne puis-je encor Baiser ce doux et cher trésor
!) Est comme une rose embaumée.

— Je te souhaite d'être aimée.

Il faudrait, pour peindre ton sein.

Arrondir dans un pur dessin La pierre dure d'un camée.

— Je te souhaite d'être aimée.

Aimer, c'est tout; vivre, n'est rien L'amour est le souverain
bien ; Le reste n'est qu'une fumée...

— Je te souhaite d'être aimée.

Comme rien n'est vrai que cela Et que mon bonheur s'envola
Quand ton âme me fut fermée, — Je te souhaite d'être aimée.

LE RETARD. 13

LE RETARD

Comme elle est en retard ! Un pas...

Est-ce le sien ? C'est pouriant l'heure, Demeurer, je ne le puis pas !

Descendre ? On verra que je pleure.

Me voici dans la rue allant...

Mon pas hésite et se dérobe! ' Je suis les femmes en tremblant...

J'ai cru reconnaître sa robe.

Ce n'est pas elle ! C'est fini.

Je rentre... j'ai peur de moi-même!

Joie envolée ! azur terni !

A cette heure-là, comme on l'aime!

On se souvient de tout, qu'un jour Elle a pleuré, que les dimanches.

On allait loin, et qu'au retour Sa peau gardait l'odeur des branches.

Enfin, c'est elle, l'air joyeux.

« Est-ce que je t'ai fait attendre ? » Et, voyant des pleurs dans mes yeux, E'ie ne semble pas comprendre.

CHANSONS. l5

CHANSON

Faut-il, pour trouver bon l'été, Trouver moins propice l'automne ?

Continuelle, la beauté Semblerait-elle monotone ?

Faut-il que l'âme ou que le ciel Ait des orages ou des fièvres ?

Faut-il l'absinthe près du miel Pour que le miel soit doux aux lèvres

Pour voir à sa source le jour, Pour trembler de peine ou de joie.

Faut-il que l'aile de l'amour.

A peine ouverte, se reploie ?

Les lèvres, le cœur et les yeux Sont-ils à ce point misérables
Qu'en les perdant ils sentent mieux Les choses les plus désirables
?

ib

Le rêve serait-il meilleur De n'avoir qu'une vie égale Où des contrastes de bonheur Seraient l'antithèse idéale ?

CHANSON

Mon cœur, je l'ai donné souvent, Donné souvent pour peu de chose,
Pour le sourire décevant D'une lèvre frivole et rose,

A des fillettes de Paris Qui sont l'image de la femme, Et qui ne savent pas le prix Qu'a la jeunesse de notre âme.

Elles jouaient avec mon cœur, Mon cœur si naïf et si tendre ;
Rieuses, d'un ongle moqueur Elles s'amusaient à le fendre.

J'aimais chacune cependant...

Toutes, elles s'en sont allées.

Et je croyais en les perdant.

Perdre des ailes envolées ;

18 CHANSONS.

On eût dit des papillons bleus Qui s'en venaient par fantaisie
Boire, délicats et frileux, Une goutte de poésie.

CHANSON D'HIVER. IQ

CHANSON D'HIVER

Mignonne, tirons les rideaux, Faisons du feu. La ville est grise, Et
les passants font le gros dos Sous les morsures de la bise.

L'hiver ne me fait pas la loi Et je me moque de décembre,
Puisque te voici près de moi.

Gaie et frileuse dans la chambre.

Laissons les autres endurer Quelque bal ou quelque théâtre.

Il est si bon de demeurer Immobiles, tout près de l'âtre.

Écoute ce froid sifflement :

C'est le vent qui vient droit du pôle. J'aime mieux ton souffle
vraiment Et la neige de ton épaule.

Ferme tes beaux yeux à demi Pour bercer mieux le tête-à-tête,
Ou prends le livre d'un ami, Un charmeur d'âmes, un poète.

« Il était une fois 1 été, « Les amoureux faisaient tapage «
Dans les bois vêtus de beauté... »

Fermons le livre à cette page.

LE REVEIL

L'aube au bas du ciel tend parmi les mousses Des fils de soleil
rayant le lointain.

— Ma mignonne avec des aïis de matin Entr'ouvre à demi ses
lèvres si douces.

Le jour est venu, puis il est allé

Partout, dans les champs, dans l'eau, dans les branches. — Ma
belle petite à pleines mains blanches Cherche en souriant son
front réveillé.

On dirait le sang de toutes les roses Ruisselant au pied d'un
grand trône d'or. — Claires à demi, confuses encor.

Les fleurs de son cher regard sont écloses.

L'air cesse d'être bleu Quand on perd ce qu'on aime, Et quel
que soit l'adieu, La souffrance est la même.

Avec autant de jileurs Et les lèvres séchées, Ce sont les mêmes
fleurs Par une autre arrachées;

Les belles fleurs d'amour Que ta main avait mises Dans mon
cœur, un beau jour Et qu'elle m'a reprises.

CHANSON

Je ne peux pas ne pas aimer, Et ma faiblesse se découvre.

Quand mon cœur vient de se fermer, Je n'y puis rien, il faut qu'il s'ouvre.

Quand des regards sont bons pour moi.

Mes yeux, hélas ! les voient de même.

Mon amour est de bonne foi :

Il faut que j'aime quand on m'aime.

Je ne puis pas par les chemins Aller tout seul avec mon rêve ;
Il faut que des petites mains, Le conduisent pour qu'il s'achève.

Aucune n'allant jusqu'au bout.

Qu'on les étreigne, ivre ou farouche, Ce n'est pas ma faute
après tout, Si mes baisers changent de bouche.

C'est un malheur pour ma raison Elle se trouble et devient
folle, Et, selon l'heure ou la saison, Se désespère ou se console.

UN MOIS DE MAI

Si Mai n'est plus le mois clément, Qui veut que les fleurs soient
écloses, Si le ciel n'a pas seulement Le courage d'ouvrir les roses ;

Laissons faire, laissons pleuvoir Sur cet étrange paysage ;
D'ailleurs on ne peut tout avoir :

Mai radieux et ton visage.

Il suffit de te regarder Pour n'avoir pas un autre rêve.

L'hiver, s'il veut, peut s'attarder :

L'heure qui sonne est aussi brève.

Mignonne, restons au logis Puisque Mai jalouse Décembre;
Que le feu sur nos fronts rougis Fasse du soleil dans la chambre.

Laisse-moi lire dans tes yeux Que tu m'aimes et que je t'aime :

Bien que le rythme en soit très vieux, Rien n'est joli comme ce thème.

Si les baisers sont inconstants, Qu'importe ! Mon âme est la tienne...

— Il n'est que deux ou trois printemps Dont le cœur parle et se souviene.

CHANSON

Je veux arracher de mon cœur L'inféconde mélancolie.

— Le mois de mai n'est pas moqueur Bien que la terre soit jolie.

Dans le silence des bois sourds Où monte l'odeur de la sève, Je veux donner aux rameaux lourds L'inutile poids de mon rêve;

Aux buissons embaumés et frais La souffrance mal apaisée,
Pour qu'ils versent sur mes regrets Leurs douces larmes de rosée
;

Aux coquelicots dans les blés La mémoire chère et divine Des
baisers trop vite envolés Où l'âme tremble et se devine.

Et pour qu'ils mêlent leur clarté A leurs lumières éternelles
Aux firmaments des nuits d'été Le souvenir de ses prunelles.

CHANSONS. 2C

Cette femme qui passe là Et que j'ai peine à reconnaître Me fut
bonne et me consola Comme un soleil qui vous pénètre.

Mes raisons pour vivre ou pleurer Etaient sa seule fantaisie, Et
ma folle soif d'adorer Pour breuvage l'avait choisie.

Quand elle interrompit gaîment La chère ivresse commencée,
Ce fut un noir écroulement Dans mon cœur et dans ma pensée.

Toutes ces fuites sans retour Font aussi mal que la première.

Mes yeux crurent, perdant le jour, Qu'ils perdaient aussi la
lumière.

Le temps fait quand même l'oubli Par une cruauté de l'heure :

L'amour n'est pas enseveli Quand sur une morte l'on pleure.

C'est elle, après moins de deux ans, Que je revois ainsi chan-
gée. O jours traîtres et malfaisants!

O jeunesse vite outragée !

Ce n'étaient plus ses jolis yeux

Que j'ai chéris à les maudire.

Ni son sourire précieux

Qui me disait : « Tu peux sourire. »

Ce n'était plus qu'un souvenir, Une image décolorée, Et mon
rêve n'eût pu tenir Dans cette page déchirée.

O pourquoi la fragilité

Des choses qui sont les meilleures :

Des caresses, de la beauté ?

Pourquoi le lourd marteau des heures?

Puisqu'on ne peut rien comparer Aux lèvres où le cœur s'en-
ivre, Pourquoi ne pas laisser durer Cet enchantement qui fait
vivre ?

CHANSON

Épris de la beauté des choses,

De toute science envieux,

Pour connaître trop bien les roses.

Avant trente ans nous sommes vieux.

Encor tenu par les caresses.

Notre cœur a des fils brisés.

Et quelles que soient les maîtresses, Sait le compte de leurs
baisers.

Comme le soleil sur les sables, L'art faisant voir un but trom-
peur, Vers des sourcis insaisissables A des mirages qui font peur.

Notre âme s'est ouverte toute Dans les sourires et les pleurs :

Nous avons fait la même route Cent fois, cueillant les mêmes fleurs.

Quel chemin ? Quelle poésie ?

Quel chant nouveau, grave ou moqueur, Quelle femme belle et choisie Réveillera ce triste cœur ?

Sans que tu m'en fasses l'aveu,

Je sais que j'ai lié nos âmes.

Le temps ne sera plus du bleu

Qu'il était quand nous nous aimâmes.

Nous ne saurions nous désunir, Nous sommes mêlés l'un à l'autre.

Si notre amour a pu finir.

Quel ciel nouveau serait le nôtre ?

Malgré ton sourire moqueur, Mignonne, tu dois bien comprendre Si j'ai pris beaucoup de ton cœur.

Que je ne puis pas te le rendre.

Tu m'as guéri de mon souci Par une souffrance plus grande ; Mignonne, jeté dis merci, Mais que le ciel ne le le rende !

En me quittant, tu m'as fait voir Que l'amour seul n'est pas frivole, Et qu'on pleure de ne pouvoir Le retenir quand il s'envole.

Poète ami des songes creux Où délirent parfois les fièvres.

Je croyais être malheureux.

Et j'avais ton cœur et tes lèvres !

CHANSON

Par ce temps froid, maussade et gris, De grand vent, de pluie
et de brume.

Où le sourire de Paris Se plisse, se fronce et s'enrhume,

Dans le pauvre logis désert, Près du foyer où meurt la flamme,
Où vous attendre encor ne sert Plus à rien qu'à me fendre l'âme.

Où vos chères dernières fleurs Ont pu, depuis une semaine.

Perdre hélas ! avec leurs couleurs, Leur frêle grâce presque
humaine;

Venez un jour, venez ce soir, Que ce ciel triste vous envoie !

Venez ! que j'aie à vous revoir Un peu de soleil et de joie !

Je ne vous ferai pas de mal...

Je vous dirai de douces choses, Et ma mine de carnaval Fera
rire vos lèvres roses.

CHANSON

Votre matin est triomphant

Et vous êtes comme une enfant

Qu'aucune douleur n'a blêmie.

— Vous n'êtes rien que mon amie.

Votre regard a des éclats Comme n'en composeraient pas La
physique ni la chimie.

— Vous n'êtes rien que mon amie.

Par ces temps froids et pluvieux Vous êtes le rayon joyeux Qui nous annonce l'accalmie.

— Vous n'êtes rien que mon amie.

Vous êtes une fleur de mai Et pourtant mon rêve charmé Ne vous a pas vue endormie.

— Vous n'êtes rien que mon amie.

Pourquoi contre vos yeux charmants, Etoiles des vrais firmaments, Mon âme s'est-elle affermie ?

— Vous n'êtes rien que mon amie.

CHANSON

Les derniers des beaux jours s'en vont, S'en vont en attristant mon âme.

Limpides et froids comme sont Les derniers regards d'une femme.

Ce sont aussi des nœuds brisés, Mais l'abandon est bien plus tendre.

L'air a des souffles de baisers, De baisers que je peux lui rendre.

11 m'a, comme elle, trois longs mois.

Enveloppé de son sourire :

J'allais par les prés et les bois, Laissant mes yeux dans ses yeux lire.

Elle est loin ! l'été bleu n'est plus. Adieu les belles découvertes
Parmi les sentiers chevelus Qui coiffent les collines vertes !

Mais le ciel est sans trahison Jusqu'à la minute dernière, Et je
sais bien que la saison Reviendra jeune et printanière.

LE VERTIGE

Il est d'insondables amours Où la chute fut si profonde Que, guéri
même, on sent toujours La vieille blessure inféconde.

Après qu'on a versé des pleurs Et dit bien haut ce que l'on
souffre.

Un autre amour, ouvrant ses fleurs, S'épanouit au bord du
gouffre.

La main s'amuse à les cueillir ; Elles sont douces et jolies.

Et leur sourire fait pâlir Les lointaines mélancolies.

Mais si l'on se penche, écartant Les feuilles et l'ombre propice.

L'ancien vertige vous attend Et monte du cher précipice;

Et ni les petites fleurs d'or, Ni les arbres, ni la lumière N'em-
pêchent d'y vouloir encor Tomber la tête la première.

LA PERLE

J'eus comme un éblouissement, Et je devins sa fantaisie.

Entre toutes assurément C'est elle que j'aurais choisie.

Cela dura ce que voulut Son cher caprice d'amoureuse ; Puis,
un jour, hélas ! il lui plut De me faire une plaie affreuse.

Jours adorables, jours maudits !

Mes lèvres n'ayant plus sa bouche Avaient perdu le Paradis Et
le soleil me fut farouche.

Je ne reniai pas l'amour, Seulement je me dis : « C'est elle «
Par qui mes yeux voyaient le jour, « Et cette blessure est mor-
telle! »

Je vis encor, malgré mon cœur; Mais au plus pur de ma pen-
sée, Bien loin de tout regard moqueur, Une larme s'est
condensée.

MADRIGAL POUR ANNA

Sur votre peau, neige et clarté, (C'est un charme chez quelques-
unes) Les taches de rousseur sont brunes :

On dirait des erains de beauté'.

Les beaux fruits peints par les soleils Dans les feuilles d'un
paysage, Et pointillés, bruns ou vermeils, Ressemblent à votre
visage.

Sur leur éclat et leur douceur Le baiser de nos ciels de France
A mis ces taches de rousseur.

— Cueillons ceux-là de préférence.

Comme vous gais, à peine mûrs, En plein vent, mais d'espèce
heureuse, Paris parfois entre ses murs Dore leur pulpe
savoureuse.

Ils sont poinçonnés comme vous :

Leur odeur embaume, légère ; L'Italie en a d'aussi doux, Mais
l'orange est une étrangère.

O taches de rousseur, semis

D'or précieux sur la peau rose,

Caprice seulement permis

Aux teints chauds qu'un sang jeune arrose,

Gouttelettes, tin ornement Qui sied mal à la blondeur pâle.

Embellissez ce fruit charmant De vos mouchetures de hâle.

LES LILAS BLANCS d'hIVER. 5i

LES LILAS BLANCS D'HIVER

Comme c'étaient des lilas blancs Que voulait votre fantaisie, En
voici ! dans nos hivers lents C'est comme un peu de poésie.

La fleur qui n'a pas vu le ciel Et ne s'ouvrirait pas encore, Dans
un sol artificiel Naît charmante, mais incolore.

Elle est atrophiée, hélas !

Un souffle briserait les branches, Et ce ne sont plus des lilas,
Ces grappes légères et blanches.

Hier, c'était votre souci D'avoir ce parfum frêle et tendre ;
Avril vous l'eût offert aussi.

Mais il aurait fallu l'attendre.

Un frisson de glace est dans l'air.

En attendant qu'Avril renaisse, Ce joli bouquet blanc d'hiver
S'embellit de votre jeunesse.

A FANNY

La grâce éclaire d'un rayon Votre figure blanche et fine Dont on
ferait un médaillon D'impératrice Joséphine.

Épais et bruns sur le front droit, Près de l'oreille et près des
tempes Vos cheveux bouclent. Telle on voit La Princesse dans les
estampes.

La bouche arquée, à chaque coin Se relevant dans le sourire,
Semble l'œuvre faite avec soin D'un peintre du Premier Empire.

Votre nez est d'un charmant art :

Il n'est pas grec. Il a l'air d'être Un dessin du baron Gérard,
Authentique, signé du maître.

Notre-Dame de Thermidor Eût salué votre jeunesse, Et déta-
ché ses anneaux d'or Pour parer vos bras de déesse.

La courbe parfaite du sein Aurait soulevé la tunique, Pure, découverte à dessein Comme sur un torse ionique.

Notre moderne vêtement Est plus chaste, mais vous dérobe
Vous subissez royalement L'outrage insigne de la robe,

Et vous la portez d'un bel air Que la jupe semble une traîne.

Scandant d'un rythme lent et fier Vos pas de jeune souveraine.

A UNE COMETE DE REVUE

Madame, pour qu'on ne commette Pas d'in vraisemblance, c'est
vous Qui représentez la Comète, Cet astre ayant les cheveux roux.

Comète, femme, astre et statue.

Nue, on dirait, sans vos cheveux, Votre jeunesse ainsi vêtue A
le costume que je veux.

Trop divins pour que rien ternisse Leur bel éclat surnaturel,
Tels les cheveux de Bérénice Se déroulent parmi le ciel.

Cette adorable chevelure Flamboie ainsi qu'un été fou, Illumi-
nant la ciselure De l'oreille rose et du cou.

Enveloppant même les hanches D'un ruissellement sans pa-
reil, Elle fait aux épaules blanches Comme une écharpe de soleil.

Qu'importe la voix ou le geste Devant ce fauve écroulement?
L'Art s'efface comme le reste...

Le reste d'ailleurs est charmant.

A UNE HARPISTE DÉCORÉE. Sj

A UNE HARPISTE DECOREE

Petite fille de onze ans, Que mène une mère, à la piste De
pourboires satisfaisants, Gentille, c'est vrai, mais harpiste ;

Votre cornac ayant, je crois, Pillé pour vous quelque vitrine,
Vous avait accroché deux croix Etrangères sur la poitrine.

Allez, mignonne, de ma part Dire à Madame votre mère.

Si c'est l'ordre du Léopard, Que cet ordre est une chimère,

Un zeste des plus décevants.

Moins qu'une noix creuse, une paille !

Je sais bien que les chiens savants Portent parfois une
médaille.

La croix d'honneur à l'horizon Leur arrache un aboi suprême,
Mais ce n'est pas une raison Pour qu'on vous habille de même!

TROIS SONNETS. DQ

A MADEMOISELLE ROSINE

artiste dramatique de dix ans et demi.

Vous êtes grande en tout comme les blés en mai, Et votre main
n'est pas plus large qu'une rose. Pour votre pied, ma chère en-
fant, c'est autre chose Le prince qu'épousa Cendrillon l'eut aimé.

Comme artiste, le geste est bon, le ton formé. Et vous chantez, comment dirai-je ? . . en virtuose ; Et vous avez déjà, bien avant d'être éclos, Un petit goût à vous, piquant et parfumé.

Je sais que vous avez dix ans, Mademoiselle, Et que vous êtes grande, et qu'il faut qu'on cisèle Ses vers. Si vous alliez ne pas les trouver bons!

Vous êtes, mon bébé, quasiment une femme. Acceptez mon hommage et recevez. Madame, Sans rougir du présent, ce cornet de bonbons.

60 MADRIGaux.

A UNE DANSEUSE DE CORDE

Les figurines de l'Atlique, Délicates, d'un goût si pur, C'est vous, moderne et synthétique, En vos bonds qui cherchent l'azur.

Vous êtes simplement exquise, Et dans l'impur cercle étouffant Mon âme en déroute est conquise Par votre bleu regard d'enfant.

Vous enlevant avec cadence, Ou tombant à nous eïrrayer, Certes, vous n'avez pas la danse Des personnes à marier.

Leur laissant l'honnête quadrille Exempt de rêves malfaisants; Vous êtes une jeune fille Peut-être pure, de seize ans.

A UNE DANSEUSE DE CORDE. 61

Aussi mon cœur, Mademoiselle, Mû par un charme merveilleux, Tombe à vos genoux de gazelle En faisant le saut

périlleux.

A UNE ECUYERE

Quand, bondissante, demi-nue.

Et livrant aux yeux maint détail, On a, sans faire l'ingénue, La cravache pour éventail ;

Et quand, renversant tête et buste, Jambe levée, on est en l'air Au poing d'un écuyer robuste.

Ceint d'un maillot couleur de chair;

Ou quand, au bruit des chambrières, Hâtant l'allure à mots peu doux, Au saut classique des barrières.

On retombe sur les genoux ;

C'est une danse de vertige.

Faite de cris et de rayons, Et sur votre épaule, ô prodige.

Pas de diamants, des paillons 1

A UNE ÉCUYÈRE 63

Pareille aux belles centaures, Et les cheveux mêlés aux crins, Il vous faut les chaudes caresses Des flancs rudes brisant vos reins.

Oh ! quel amour pâle et moderne Offrirait à votre désir L'éphèbe lorgnant d'un œil terne Ces proportions du plaisir;

Et qui peut-être, à la sortie, Téméraire, va s'occuper De cette entreprise hardie :

Vous reconduire après souper!

A JULIETTE

O mystère profond des brises de l'été ! Miracle d'un regard de longs cils abrité ! Dans l'île de Croissy, sous les feuilles de saule, Un soir que je sentais frissonner ton épaule Près de mon cœur, ta main fine tenant ma main, Nous fîmes, sans parler, un grand bout de chemin. Puis ce fut tout à coup, ô muse familière, Pardonne! un piano, des pas.... la Grenouillère : Des dames en peignoir, des messieurs en tricot. Te coiffant d'un bleuet et d'un coquelicot, Rieuse, comme on tire un ours de sa tanière, Pour le jeter d'un brusque effort à la lumière. Tu me pris, et du reste experte à me dresser, Tu me domptas, mignonne, et tu me fis danser.

ET RENNE s AUX DAMES DE PARIS. 65

ÉTRENNES AUX DAMES DE PARIS

Près du feu rougissant la blanche cheminée, Assise en souveraine et composant ses airs, Votre Grâce, les yeux ironiques et clairs. Reçoit ses courtisans pour la nouvelle année.

L'un, voulant un sourire, a, toute la journée, Cherché dans son cerveau sans y trouver d'éclairs : Il offre à vos désirs capricieux et chers La boîte de bonbons banale et satinée.

Un autre a devancé les Faunes indolents ;

La blancheur des lilas neige sous les doigts blancs

C'est un joli présent, surtout pour une blonde!

Nous excuserez-vous si, par un vieux travers. Et pour ne faire point ce que fait tout le monde. Vous sachant de l'esprit, nous vous offrons des vers.

CELINE CHAUMONT

Un petit singe exquis, une femme, un gamin. Des mines et des airs qu'un goût malin combine. Madame ou bien Margot, Gavroche ou Colombine, Des yeux de diamant, des lèvres de carmin ;

Le nez en l'air, l'oreille au vent, petite main, Pied petit, dessinant et cambrant la bottine. Jupe courte qui rit, corsage qu'on lutine. Fleur de piment, fleur rouge éclore d'un jasmin ;

La voix d'un rossignol de Paris, filet maigre. Tintant sur le cristal en notes de vinaigre ; Gaîté de silhouette et charme de croquis.

Elle est si vive, elle est si fine, elle est si blonde.

C'est un art infini de grâce peu profonde.

— Un gamin, une femme, un petit singe exquis.

CAMEES PARISIENS.

LÉONTINE MASSIN

« La robe était exquise et fort bien ordonnée... » Très simple, grise et longue avec des nœuds grenat. Rien d'outré ni de faux dont le goût s'étonnât; Chaque volant était l'œuvre d'une journée.

De ce frisson subtil et vague environnée, Comme les épis blonde, et blanche avec éclat. Vous charmiez dans un rôle indifférent et plat, Car le geste s'apprend, mais la grâce est innée.

Je songeais : ... Cette robe est belle... le tailleur S'appelle Worth... Paris n'en a pas de meilleur... — Les frôlements légers faisaient vibrer mon âme ;

Et mon cœur, reniant la tunique aux plis lourds, Allait comme un esclave émerveillé, Madame, De la robe de soie à vos yeux de velours.

BLANCHE BARETTA

Je crois qu'un joli nom est un heureux présage; C'est comme les beaux yeux qui trompent rarement, Et qui montrent chez vous dans un accord charmant La grâce de l'esprit et celle du visage.

La blanche métaphore éclôt pour votre usage, Et, blonde, vous semblez dans un rayonnement Une perle plutôt encor qu'un diamant Ou bien un laurier-rose en un frais paysage.

Voyez-vous la vertu du nom italien ?

Entre le rythme et vous ce fut comme un lien ;

La musique des mots vous devint familière,

Et votre jeune lèvre y but si bien qu'un jour Vous n'eûtes qu'à
vouloir nous dire avec amour La prose de Musset ou les vers de
Molière.

72 CAMEES PARISIENS.

BLANCHE PIERSON

C'est déjà le plus beau des rêves : être belle, Avoir les yeux char-
mants et couleur de bleuet, Le sein de marbre pur et, de son doigt
fluet, Lustrer sa chevelure abondante et rebelle ;

Savoir qu'on est la grâce inoubliable, telle Que le sage, à ge-
noux, vous adore, muet ; Et faire de l'am.our, extase ou bien
jouet, Son caprice d'une heure ou sa soif immortelle.

Une couronne d'or décore sa beauté;

Ses blonds cheveux d'épis, triomphe de l'été,

Adoucissent l'éclat de la chair radieuse.

Mais l'âme, mesurée à de hardis essors, Osa monter vers l'Art
d'une aile audacieuse. Et la flamme d'en haut visita ce beau
corps.

ORPHISE VIAL

Vers les saules. — Closerie des genêts. (Albert Glatigny. — Fr. Soulié.)

OÙ prîtes-vous ce nom d'Orphise ? Il est charmant. Il a comme un parfum léger de fleur choisie; J'y vois dans un rayon passer la Fantaisie : Il est rare, à coup sûr, et c'est un diamant.

Un nom si précieux, qui ferait le tourment D'une bourgeoise, et dont mon âme s'extasie, Vers le pôle de l'Art et de la Poésie A dû vous attirer, ainsi que fait l'aimant.

Donc vous dites, rêvant sous le ciel du théâtre, La prose un peu vieillie ou la rime folâtre Du poète fantasque et du vieux maître mort.

Fauvette dont le vol ne tente pas les nues. Votre chanson est douce et charme sans effort, La grâce se plaisant aux bouches ingénues.

CAMEES PARISIENS.

CLOTILDE COLAS

Les Comédiens errants.

(Paul Ab[^]ne et Valéry Vebnieb.

Fleur de Bohème, œillet cueilli sur le chemin, Elle a l'éclat du teint comme l'éclat du rire, Et, pendant que Lucinde aux étoiles soupire, Elle va, l'œil en quête et le cœur sur la main.

Le sein blanc, le regard qui n'est pas inhumain Valent la lèvre rouge et digne d'un empire. Et Scaramouche est un faquin d'oser lui dire Qu'il la trouve charmante et l'aimera demain.

Un seigneur triste, ainsi que le temps le comporte, Va mettre cette joie adorable à la porte... Adieu la comédie et le décor branlant!

Marine, en jupon court fin serré sur les hanches, Pour demeurer lui montre en riant ses dents blanches Et c'est un argument suprême et violent.

ROSINE BLOCH

Le Prophète (rôle de Fidès).

O musique, ô génie, ô maître souverain ! Nuit rouge où se débat une joie éphémère. Soupîrs d'amour mêlés aux sanglots d'une mère, Chants mystiques d'église et fanfares d'airain.

Cœur maternel, seul temple où l'amour est serein. Ingrat ou mort, le fils demeure sa chimère. — ■ La plainte est indulgente, elle n'est pas amère : Le pardon y ramène un sublime refrain.

Quel rôle! — La splendeur de votre front est telle Qu'en Grèce on vous eût crue une jeune immortelle; Il porte glorieux le noble poids du Beau.

Sans doute, l'œil pourrait luire de plus de flamme, Mais l'Art, que votre voix magnifique proclame, Au rayon de la forme avive son flambeau.

SOPHIE CROIZETTE

La Part du Roi.

(Catulle Mendès.)

Les vers charmants sont faits pour les lèvres exquises,

Et leur fine beauté sertit le rythme d'or;

Elles livrent déjà, sans remuer encor,

O cœur énamouré! l'aveu que tu déguises.

Gardez l'habit ancien des défuntes marquises, Car la pièce est finie et n'a qu'un seul décor! Le roi de France peut sonner longtemps du cor, Les lèvres et les mains petites sont conquises.

Et je pensais : La race est bonne ; ce pays Tiendra toujours les yeux et les cœurs éblouis Par la grâce légère et la blancheur des femmes.

Souvenez-vous du plus horrible des hivers,

Sans pain, sans horizon, sans espoir et sans flammes :

Votre front souriait et vous disiez des vers.

MADemoiselle Beau Grand

M^{re} BEAUGRAND

Coppélia.

Un geste souple étend les bras comme des ailes, Sur le rythme qui danse et qui rit sans éclats, Elle part, elle vole, au loin, plus haut, plus bas : (On ne compare plus les femmes aux gazelles.)

Sans éclair imprévu, sans folles étincelles, Le goût français ordonne et mesure ses pas, Comme un bijou de style et qui ne trompe pas, Le diamant est pur en toutes ses parcelles.

La musique s'égaie et raille vivement;

On dirait, dans l'essor d'un caprice charmant.

Les sons filés et fins des boîtes à musique ;

Et, la poupée étant exquise, l'on s'éprend,

Dans un charme profond bien qu'à peine physique,

De ces ressorts subtils mus par un art très grand.

yS CAMÉES PARISIENS.

MARIE KOLB

Le barbier de Pé[^]enas.

(Léon Valade et Emile Blémont.

Elle rit bien, et la narine Bat et se fronce gentiment :

C'est comme le pressentiment Du museau rose de Dorine.

Mais un doute affreux la chagrine Elle aime son lourdaud
d'amant.

On voit sauter distinctement Son petit cœur dans sa poitrine.

Certes, ce n'est pas par hasard Que Molière apprend pour son
art Cette langue franche et hardie ;

Le grand rêveur sait qu'à la cour Avec Claudine il doit un jour
Donner aussi la comédie.

CORALY GEOFFROY. Jf)

CORALY GEOFFROY

Héloïse et Abélard.

(LITOLFF.)

Dans cet ouvrage slave et tout à fait charmant, Couvrant les
vers chétifs et pareils à la prose, Où l'esprit, comme il peut, coule
à petite dose, La musique chantait, railleuse, finement.

Vous parûtes, vos bras superbes animant

La stabilité forte et belle de la pose.

Et l'on eût dit la chair d'un marbre blanc et rose

Ou la grasse beauté d'un chef-d'œuvre flamand.

Madame, pardonnez, la cause étant connue, Devant l'humani-
té de votre gorge nue J'oubliai l'art divin et votre chant si doux.

Un vers étincelant vibrait à mon oreille

Du poète plus grand et plus noble que tous;

« Chair de la femme, argile idéale, ô merveille! »

JEANNE SAMARY

Elle est la jeunesse. Ses yeux, Bien que myopes, ont des flammes.

Toute petite entre les femmes, Elle n'en sait plaire que mieux.

Elle est la grâce. Oiseau joyeux.

Elle n'a rien des grandes dames.

Et l'on n'écrit pas de drames Pour ce Gavroche radieux.

Elle n'est la coquetterie

Que juste assez pour qu'elle rie,

Montrant ses dents d'un blanc de lait.

Elle est la beauté gaie et blonde.

Et, si son caprice voulait.

Elle aurait à ses pieds le monde.

A JEANNE GRANIER. 81

JEANNE GRAXIER

Vos jolis yeux de blonde ont des regards d'Avril : Vous êtes le printemps, et de votre jeunesse Sort, avant que l'esprit charmé se reconnaisse, Une grâce qui met vos juges en péril.

Le théâtre est un ciel jaloux. Pourquoi faut-il

Que les vieux astres soient fâchés qu'un astre naisse?

Votre jeune rayon vaut bien leur droit d'aïnesse,

Et je trouve l'envie un vice puéril.

Si la joie ici-bas nous vient de la lumière, N'ayez pas le souci
d'être ou non la première : Brillez! En vous voyant, je songe aux
soirs d'été

Où, cherchant dans l'azur ainsi que sous un voile.

Par un égal désir d'amour et de clarté

Mes yeux aiment à voir se lever toute étoile.

JUDIC

Bien avant la « Timbale », avant ce rayon pur De l'Art, elle était
humble et non pas inconnue. Certes ce n'était pas la forme an-
tique et nue Xi le grand goût français, simple, correct et sûr.

C'était la grâce outrée et mise au pied du mur, Des excès de re-
gard et de mine ingénue, Une perfection de voix fine et menue,
Habile à souligner ce qui n'est pas obscur ;

Des yeux surtout, des yeux plusgrandsqu'on n'acoutume De
les rêver, et tels que Paris les allume Pour faire radieux un visage
charmant;

Des lèvres à la fois chastes et sensuelles

Pour ces refrains légers et vifs comme des ailes.

Qui naissent par hasard et vivent un moment.

THÉO

C'est une enfant gâtée exquise, d'un blond fou ; Qui, rieuse, du droit de la grâce éternelle, Met la jambe en avant comme un polichinelle Adorable, et s'en va dans l'art je ne sais où.

Cela n'est pas de poids, mais l'or d'un fin bijou Est léger. Le rayon d'une perle est en elle. Et quel style n'a pas, quand meurt la ritournelle, Ce galbe saisissant de la hanche et du cou !

On ne conseille pas une rose, on l'admire. Si l'art suprême était le charme d'un sourire ! Si les beaux yeux valaient les meilleures raisons !

Une poitrine jeune et qu'eût peinte Corrège, Des bras ronds et parfaits, des épaules de neige Peuvent borner la vue et sont des horizons.

AIMÉE DESCLÉE

C'est votre âme qui fait le regard de vos yeux : Ils n'ont pas de l'éclat, ils ont de la lumière. Madame, c'est pourquoi vous êtes la première, Pâle dans la splendeur d'un nimbe radieux.

11 nous faut la douleur et nous ne valons mieux Que par la passion subie et coutumière. Dans votre charme simple ou votre grâce altière, On sent que vous souffrez de ce mal glorieux.

Et c'est cela votre art, non ce qu'on peut apprendre Ou deviner; d'ailleurs on ne saurait mieux rendre Un rôle ; et vous restez l'artiste sans défaut. ■

La main sur votre sein comme sur une flamme, Qu'avez-vous, noble esprit, pour atteindre si haut? Vous êtes, avant tout, simplement une femme.

TABLE

Hélas ! qu'ai-je fait de mes yeux ? 7

Le Crépuscule 9

La Fuite . 10

Étrennes à Laure 11

Le Retard 13

Faut-il, pour trouver bon l'été 15

Mon cœur, je l'ai donné souvent 17

Chanson d'hiver 19

Le Réveil 21

L'air cesse d'être bleu 22

Je ne peux pas ne pas aimer 23

Un mois de mai. 25

Je veux arracher de mon cœur 27

Cette femme qui passe là 29
C'est elle après moins de deux ans 31
Epris de la beauté des choses 33
Sans que tu m'en fasses l'aveu 35
Tu m'as guéri de mon souci 36
Par ce temps froid, maussade et gris 37
Votre matin est triomphant 39
Les derniers des beaux jours s'en vont 41
Le Vertige 43
La Perle 45

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/chansonsetmadrigoomr>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.